

Les affaires sont les affaires

C'est avec toute l'énergique âpreté de son talent que M. Octave Mirbeau a écrit *Les Affaires sont les affaires*. Cette pièce est une des plus puissantes qu'il nous ait été donné de voir, ces temps-ci. Elle est d'un comique terrible, et d'un tragique poignant ; elle est d'une vérité superbe ; elle restera, je pense, une des plus fortes œuvres du répertoire.

M. Octave Mirbeau a choisi pour héros l'homme d'affaires, mais, au rebours de beaucoup d'auteurs, il ne nous l'a pas montré tandis qu'il fait sa fortune, en proie à mille ennuis, menacé sans cesse d'une faillite soudaine, ou victime, à la fin, d'une impudente combinaison. M. Octave Mirbeau a eu l'audace de nous montrer l'homme d'affaires triomphant, sûr de son pouvoir, implacable.

Isidore Lechat en a fini avec les incertitudes de la fortune. Comme d'autres, il a fait faillite ; il a connu la ruine, il a été misérable. Mais les heures pénibles sont loin, Isidore Lechat possède des richesses innombrables ; il habite le château historique de Vauperdu, où chaque chambre est désignée sous le nom d'un roi ; au parc somptueux confinent des champs féconds, de riches forêts : il est propriétaire de toute une région. Il a fondé un journal, *Le Petit Tricolore*, journal prospère et par lequel il est maître d'on ne sait combien d'individus. Il ne conçoit plus de limites à sa puissance : il rêve de plier la nature à ses caprices ; au lieu de blé, il sèmera, dans ses domaines, du riz et de la canne à sucre ; il rénovera l'agriculture ; il n'admet pas que rien lui résiste.

Isidore Lechat est un bonhomme ; il a la bonhomie du tyran, qui daigne se familiariser avec ses sujets. Il tutoie les uns et les autres ; il invite chez lui, à l'improviste, les bourgeois et les fonctionnaires de la ville voisine ; il veut être populaire, et il est heureux quand l'acclament les ouvriers de sa ferme. D'ailleurs, si un de ses jardiniers se permet d'avoir un enfant, il le chasse, et il ne veut pas qu'un oiseau trouble le silence de ses allées. Son intendant – un vieux gentilhomme ruiné – doit lui parler très humblement, la tête découverte. Il sera candidat à la députation, candidat démocrate, anticlérical, et il fera des affaires, de nouvelles affaires, impitoyablement, en grand despote.

Cet homme est admiré de sa femme, bourgeoise insignifiante, qui n'a pas oublié les temps durs d'autrefois, et qu'étonne la richesse d'aujourd'hui. Mme Lechat n'est ni bonne ni mauvaise. Son mari lui semble le plus honnête homme du monde ; son intelligence ne se hausse pas à critiquer les moyens qu'on emploie pour faire fortune. Les paroles amères de sa fille Germaine ne lui causent que de l'indignation : elle n'admet pas que la fille puisse juger le père.

Germaine rougit de son père. Elle vit dans un perpétuel malaise. Elle sait toute l'injustice du bien-être qui l'entoure ; elle veut sortir de la famille où, à toute minute, est offensée la générosité de ses sentiments, la pureté de ses rêves. Elle n'a pour consolation que l'amour de Lucien Garraud, chimiste, qu'Isidore Lechat emploie à des expériences de biologie végétale ; elle est la maîtresse de Lucien Garraud ; elle attend avec impatience le moment où son amant pourra l'emmener loin d'un père qu'elle méprise et qu'elle déteste. Isidore Lechat n'a que de l'indifférence pour Germaine.

Isidore Lechat n'a d'affection que pour son fils Xavier. Xavier Lechat conduit des automobiles ; c'est là sa fonction ; dans le monde où il fait la fête on l'appelle « le petit chauffeur ». Il lui arrive de jouer, et de perdre de fortes sommes ; mais, si haut qu'ils montent, son père lui donne les chèques nécessaires pour acquitter les dettes urgentes. Xavier Lechat est le confident des bonnes fortunes paternelles, car Isidore Lechat doit prouver sa toute-puissance en ayant des maîtresses.

Deux hommes d'affaires, électriciens interlopes, Phinck et Grugg, pensent duper Isidore Lechat. C'est, très vite, Isidore Lechat qui les tient à merci. Il a la lucide intelligence des affaires ; les offres qu'on lui fait, il faut qu'elles soient précises ; les paroles ne lui en imposent pas.

Son voisin, le marquis de Porcellet, vient le voir. Isidore Lechat a déjà prêté au marquis de Porcellet des sommes considérables ; cette fois encore, le marquis a besoin d'argent ; Lechat refuse de lui en prêter. Lechat, depuis longtemps, veut englober dans ses domaines la terre de Porcellet ; il peut la faire saisir ; pourtant il propose au marquis une entente : le marquis gardera sa terre, mais son fils épousera

Germaine Lechat ; en outre, le marquis appuiera, secrètement, la candidature de Lechat à la députation.

Le scène entre Isidore Lechat et le marquis de Porcellet est la scène capitale du drame ; c'est une des plus vigoureuses du théâtre contemporain. Ces deux personnages échangent des paroles graves ; mais la superbe du marquis n'est rien au prix de l'orgueil d'Isidore Lechat. Isidore définit admirablement le rôle de l'Église, et le couplet est très beau où il démontre combien, après tout, la ploutocratie moderne est plus utile et plus grandiose que la vieille aristocratie. Le marquis consent aux volontés d'Isidore Lechat.

C'est Germaine qui refuse le mariage qu'on lui propose. Elle avoue qu'elle a un amant. La colère de Lechat est terrible. Il chasse sa fille. Germaine s'en va, sans regret ; elle vivra heureuse loin de cette maison où elle méprise tout.

Mais voici que le malheur frappe Isidore Lechat. Son fils Xavier meurt d'un accident d'automobile.

Lechat est là, étendu, gémissant, accablé. Il souffre horriblement. Il est sans forces. Et Phinck et Grugggh paraissent. Ils disent leurs condoléances banales, puis ils tendent à Lechat un traité. Lechat repousse la feuille, Phinck et Grugggh insistent. Lechat parcourt le traité. Il a un cri sourd : « Vous êtes des canailles... Vous avez spéculé sur ma douleur... » Et, d'une voix rauque, il leur dicte une clause additionnelle, qui les réduit à l'impuissance.

Rien ne peut rendre le tragique intense de cette scène, qui clôt le drame. Je ne connais guère de pièce dont la fin soit aussi forte. M. Mirbeau a eu le courage de traiter, sans rien ménager, le sujet qu'il s'était proposé ; et l'œuvre qu'il a faite est une belle œuvre.

Le drame de M. Mirbeau a trouvé, en M. de Féraudy, un admirable interprète ; il n'est rien du personnage d'Isidore Lechat que M. de Féraudy ait négligé ; sa bonne humeur est sans pitié, sa douleur est terrible ; M. de Féraudy joue Isidore Lechat en grand acteur. M. Lenoir compose très intelligemment le marquis de Porcellet. Auprès d'eux, il faut citer, M^{me} Blanche Pierson, MM. Georges Berr, Henry Mayer et Garry.

Ferdinand HEROLD, *Mercur de France*, n° 162, juin 1903, pp. 794-797